

SA MORALE ET LA NÔTRE JAURÈS ET L'ÉCRITURE DE L'HISTOIRE DU COMMUNISME EN FRANCE

Romain Ducoulombier

Société d'études jaurésiennes | Cahiers Jaurès

2011/2 - N° 200
pages 141 à 146

ISSN 1268-5399

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-cahiers-jaures-2011-2-page-141.htm>

Pour citer cet article :

Ducoulombier Romain, « Sa morale et la nôtre Jaurès et l'écriture de l'histoire du communisme en France »,
Cahiers Jaurès, 2011/2 N° 200, p. 141-146.

Distribution électronique Cairn.info pour Société d'études jaurésiennes.

© Société d'études jaurésiennes. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Sa morale et la nôtre Jaurès et l'écriture de l'histoire du communisme en France

L'histoire du communisme en France s'est écrite avec la conviction qu'elle était incomparable. Sous l'influence des travaux de l'historienne Annie Kriegel, dans les années 1960¹, l'idée s'est imposée que la naissance du communisme était accidentelle : cette interprétation à la fois forte et iconoclaste – du moins à l'époque où elle était avancée, du vivant de Thorez – avait permis de constituer l'histoire du communisme en un champ historiographique à part entière, voué à l'activité d'historiens spécialisés, et considéré comme distinct, voire étranger, à l'historiographie du socialisme. Reste, cependant, que le Parti communiste, à ses origines tout au moins, n'avait entendu être qu'un *socialisme continué* après la parenthèse de la Grande guerre. Et à vrai dire, au regard du résultat du congrès de scission, le dissident de 1920 n'était pas Louis-Oscar Frossard, mais bien Léon Blum... En fait, la résurgence des marges du socialisme français, que Jaurès s'était efforcé de neutraliser avant 1914, accompagne la Grande Guerre et la crise de conscience du socialisme dans laquelle les origines du communisme français puisent leurs causes et leur sens. C'est cette crise dont nous nous sommes faits l'historien, pour proposer une nouvelle interprétation de la naissance du communisme en France² : si le congrès de Tours était bien un événement, au déroulement et au résultat pour partie accidentels, il était aussi l'aboutissement de la crise sans précédent provoqué par la guerre au sein du « parti de Jaurès ». Notre démarche a alors consisté à recomposer le chemin qui amena une jeunesse bigarrée, parfois née à la politique sur la dépouille de Jaurès, à se donner à la III^e Internationale au nom d'une forme idéalisée de militantisme à l'aune de laquelle le socialisme d'avant 1914 devenait un anti-modèle.

1. Annie KRIEDEL, *Aux Origines du communisme en France*, Paris, La Haye, Mouton, 2 tomes, 1964.

2. Nous nous permettons de renvoyer à Romain DUCOULOMBIER, *Camarades ! La naissance du Parti communiste en France*, Paris, Perrin, 2010. Ce travail est issu d'une thèse de doctorat, dont la référence se trouve ci-après.

C'est cet univers militant que nous avons arpenté pendant quelques années, d'abord loin de Jaurès, où il ne comptait que pour mort : la découverte de son œuvre a accompagné la place croissante dévolue à l'historiographie du socialisme dans nos travaux. *L'écart à Jaurès*, autrement dit, devenait un enjeu-clef d'intelligibilité de l'expérience originale de la « minorité de guerre », par quoi l'on désigne l'ensemble des militants qui, à un moment ou à un autre de la guerre, ont exprimé une forme politiquement élaborée de refus de celle-ci. Cette expérience à la fois diverse et complexe des « minoritaires » de guerre constitue une véritable charnière dans l'histoire du socialisme et du mouvement ouvrier français après 1914.

La première génération de militants communistes, la génération de la fondation, « du feu » et de la bolchevisation, s'est trouvée, pour partie d'entre elle, en froid avec Jaurès : le tribun ne méritait pas alors, comme l'écrivait Boris Souvarine en 1923, les « larmes de crocodile », le « sentimentalisme vulgaire » et « l'admiration béate » dont l'entouraient ceux qui, au sein même du nouveau Parti communiste créé à Tours en décembre 1920, feignaient d'oublier que Jaurès avait été « réformiste », Guesde ministre et Vaillant « social-chauvin »³. L'expérience de la minorité dite « pacifiste » pendant la guerre avait donné naissance à une relève militante dotée d'une morale intransigeante, et qui entendait rompre avec le socialisme d'avant-guerre compromis dans le ministérialisme d'Union sacrée. La bataille d'appareil qui s'était livrée au sein de la SFIO avait provoqué l'écœurement de certains militants d'ailleurs peu sympathiques aux socialistes, à l'instar du syndicaliste Georges Dumoulin, gagné au point de vue « zimmerwaldien » avant de se rallier, après 1918, à la direction de Léon Jouhaux face à la menace de scission dans la CGT : lors du congrès de la Fédération socialiste de la Seine du 5 et 19 décembre 1915, écrivait-il, « on jetait Jaurès d'un bout à l'autre de la salle, on le retournait comme un porc qu'on brûle sous une botte de paille⁴. »

La figure du tribun assassiné est en effet devenue rapidement un enjeu politique d'une grande importance symbolique dans la SFIO divisée

3. Lettre de Boris Souvarine au Bureau Politique du PC/SFIC, 17 août 1932. Institut d'Histoire Sociale, Archives Souvarine, cité par R. DUCOULOMBIER, *Régénérer le socialisme. Aux origines du communisme en France*, thèse de doctorat d'histoire, sous la dir. de Marc Lazar, IEP de Paris, 2007, p. 652.

4. Lettre de Georges Dumoulin à Pierre Monatte, 20 décembre 1915, *Syndicalisme révolutionnaire et communisme, les archives de Pierre Monatte*, présentées par Jean MAITRON et Colette CHAMBELLAND, préface d'Ernest LABROUSSE, Paris, Maspero, 1968, p. 170.

pendant la guerre : si l'affrontement tourna rapidement à l'avantage de la minorité, il fallut toute l'habileté de Léon Blum, lors de son discours commémoratif du 31 juillet 1917, pour déclencher un contre-feu efficace qui devait contribuer à son adoubement dans l'oligarchie militante socialiste⁵. À vrai dire, dans la campagne contre la guerre que Jaurès avait engagée, le moment même de sa mort, le 31 juillet 1914, ne pouvait être pire – puisqu'il est possible qu'il en ait assumé le risque ; mais pour sa légende, préservée de la macule ministérielle, ce moment ne pouvait être meilleur. Jaurès était persuadé que la crise de 1914 n'était pas irréversible, même si les événements, envisagés du point de vue rétrospectif qui est le nôtre, nous apparaissent précisément sous cet aspect : Jaurès, de ce fait, est demeuré la preuve qu'une autre histoire était possible, c'est là d'ailleurs une source du ressentiment de la minorité pendant la guerre. Au sein du nouveau parti communiste, Jaurès n'a jamais pu vraiment être extirpé du panthéon militant idéal, ce qui en dit long sur le rapport matriciel du communisme à la Première Guerre mondiale en France. Jacques Doriot, en juillet 1923, déplorait ainsi les « traces profondes » du « jaouessisme » dans la propagande du Parti : confiée à des « intellectuels » et à des orateurs issus du corps enseignant, elle restait attachée à la « social-démocratie » d'avant-guerre⁶, alors que tout l'effort des communistes a consisté précisément à détacher ces deux termes pour rendre le socialisme à sa vocation révolutionnaire. La modernisation autoritaire des pratiques du mouvement ouvrier français que la SFIC engage dès 1920⁷ devait permettre de rompre avec la tradition et les pratiques socialistes françaises d'avant-guerre, sans jamais tout à fait déraciner Jaurès.

À bien des égards, le Comité pour la Reprise des Relations Internationales, qui regroupe l'aile « zimmerwaldienne » du pacifisme français après sa création en janvier 1916, puis le Comité de la III^e Internationale qui en est issu à partir de mai 1919, ont imposé dans l'univers socialiste une forme nouvelle et moderne de militantisme politique, qui puise une partie de son inspiration dans la proximité avec le syndicalisme révolutionnaire imposée par les circonstances de la lutte pacifiste. Cette nou-

5. Son expérience ministérielle, en tant que chef de cabinet de Marcel Sembat au ministère des Travaux publics, s'est interrompue par la démission du ministre en décembre 1916.

6. Rapport de Jacques Doriot à l'IC, juillet 1923. Archives du PCF, Archives départementales de Seine-Saint-Denis, 3 MI 6/5/50.

7. Sur ce point capital, voir R. DUCOULOMBIER, *Camarades ! ...*, *op.cit.*, p. 360 et ss.

veauté, d'ailleurs, a beaucoup frappé leurs adversaires de la « majorité » du parti engagée dans la Défense nationale « jusqu'à la victoire », puis dans la lutte contre l'influence du « bolchevisme » en France : ces derniers ne prennent que tardivement conscience – à partir de 1916 – d'être confrontés à une forme inédite de politique fractionnelle destinée à conquérir de l'intérieur le parti socialiste, par l'occupation progressive des « nombreux postes de délégués et de commissaires qu'offrent les organisations démocratiques⁸ ». L'épisode crucial de la minorité de guerre dans l'histoire du socialisme français constitue donc une étape-clef dans la modernisation du militantisme partisan dont la SFIO a été le creuset : à partir de 1917, mais surtout après 1919, le bolchevisme peut offrir un modèle autrement séduisant que le parti d'élus, médiocrement doté en permanents rémunérés que la SFIO avait été avant 1914. Là encore, la distance avec la pratique de l'élu et du parlementaire qu'était Jaurès est immense. L'antiparlementarisme de la minorité de guerre est d'ailleurs une dimension essentielle de l'outillage mental de cette relève : il s'est réinvesti dans l'anti-ministériarisme qui est à l'origine même de sa constitution à l'hiver 1914 et au printemps 1915.

Il existe bien, à la racine du choix communiste de Tours en 1920, une morale sous-jacente pétrée de refus de parvenir, d'ouvriérisme et d'ascétisme révolutionnaire. Patiemment cultivée par le syndicalisme révolutionnaire comme aux marges de la SFIO avant-guerre, elle puise ses racines dans la façon dont le mouvement ouvrier français s'est recomposé après la catastrophe de la Commune – essentiellement, pourrait-on dire, comme un ouvriérisme qui s'est teinté progressivement de socialisme, et non l'inverse⁹. L'imposition progressive et conflictuelle de la logique représentative, nécessairement hétéronome, dans un monde ouvrier structuré par la préservation de son autonomie¹⁰, est une mutation où Jaurès, surtout lorsqu'il est « passé au socialisme » après 1891, joue un rôle crucial. C'est dans ce cadre contraignant que sa pensée s'est élaborée, aiguillonnée sans doute par le sentiment de l'imperfection fondamentale du transformisme parlementaire dont il pouvait voir s'étaler les compro-

8. Rapport de Louis de Brouckère adressé à la direction de la SFIO, Londres, décembre 1916. Archives Nationales (AN), Archives Marcel Sembat, 637 AP/22.

9. Cette idée est présente en filigrane chez Sylvie RÉMY, *Jean, Jules, Prosper et les autres. Les socialistes indépendants en France à la fin du XIX^e siècle*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2010, p. 25.

10. Pour reprendre la distinction essentielle établie par Jacques JULLIARD, *Autonomie ouvrière. Études sur le syndicalisme d'action directe*, Paris, Gallimard/Le Seuil/ Hautes études, 1988.

missions depuis les scandales des années 1880. Sa légitime inquiétude sur l'avenir du régime républicain, dont la régénération morale ne pouvait advenir qu'à la façon d'une révolution religieuse, le sentiment croissant de « l'injustice du capitalisme », sans qu'il soit encore étayé par une claire conception de ce que pourrait être une économie socialiste, une exigence de probité morale et d'indifférence au luxe dont témoigne jusqu'à l'aspect négligé de sa personne, constituent les linéaments de son socialisme, qui s'épanouit dans les années 1890. Pour emprunter aux frères Goncourt leur bon mot sur Baudelaire¹¹, Jaurès est un ananas poussé sous les préaux de l'école républicaine : une personnalité suffisamment puissante et originale pour que son moi s'émancipe des cadres contraignants dans lesquels il s'est découvert à lui-même. La force de la fascination qu'il continue de susciter ne provient pas uniquement de son destin tragique, mais du sentiment de liberté qu'inspire sa subjectivité indépendante, née du rythme ternaire et du style académique des écoles de la République, et de leur éducation morale inculquant aux petits un sentiment de responsabilité envers la société. Très tôt, en vérité, Jaurès s'est efforcé de trouver le moyen de transformer l'amour de soi en une forme d'affection sociale – « Quels sont les hommes, écrit-il en 1891, qui se possèdent vraiment, et qui peuvent dire : moi¹² ? » La question de la vertu n'a cessé de tarauder le socialisme jaurésien, et ceux qui après lui s'en sont réclamé.

La guerre de 1914 a creusé, entre sa morale et la nôtre, un infranchissable fossé. Le socialisme de Jaurès est encore tributaire de l'optimisme positiviste de son siècle et de sa génération, qu'a remis en cause la génération des intellectuels 1900, taraudée par le problème de la liberté du sujet révolutionnaire. Avec la fin du XIX^e siècle, est en train de changer le mode même du changement des choses. Le sentiment d'une obstruction progressive de l'avenir révolutionnaire à court terme – dont témoignent les derniers écrits d'Engels, puis la querelle révisionniste – s'est accompagné, autour de 1900, d'une recomposition profonde de la perspective révolutionnaire dont le jaressisme s'est trouvé partiellement préservé : son idée qu'il existe en l'homme un idéal préformé de justice dont le socialisme républicain est l'actualisation, Jaurès l'a avancée très tôt, à l'époque de ses thèses, et les a rééditées en 1905 sans y apporter de

11. Notes du 15 janvier 1866, Edmond et Jules de GONCOURT, *Journal*, tome 2, Paris, Robert Laffont, 1956, p. 3.

12. Jean JAURÈS, « La Question sociale, l'injustice du capitalisme et la révolution religieuse », *Œuvres de Jean Jaurès*, tome 2, *Le Passage au socialisme 1889-1893*, édition établie par Gilles CANDAR et Madeleine REBÉRIOUX, Paris, Fayard, 2011, p. 633.

modification. C'est là sa réponse à l'inquiétude qui habite la politique et les sciences sociales de la fin du XIX^e siècle : la détermination des leviers qui actionne le devenir du dedans de nos sociétés¹³. Si la pensée jaurésienne domine le mouvement socialiste après 1905, c'est qu'elle s'est élaborée avec une grande rigueur pour essayer d'exprimer avec force le sentiment nouveau qu'existe, au sein de la société moderne, une puissance collective qui la rend capable de se faire elle-même. Mais Jaurès demeure profondément singulier parce que le changement révolutionnaire qu'il prévoit accomplit la promesse d'un état républicain déjà présent des choses. Par la suite, tous ses commentateurs vont s'épuiser à y distinguer ce que sa pensée possède de « réformiste » et de « révolutionnaire », alors qu'à ses yeux, la République n'est pas un « ancien régime » qu'il faut détruire mais accomplir. Dès lors que la République est liée au socialisme comme la puissance à l'acte, que cette actualisation n'est pas dialectique mais linéaire et nécessaire, les statuts respectifs de l'action, de la liberté et de la violence s'en trouvent profondément remaniés : le « saut dans l'inconnu » révolutionnaire ne peut suffire à les accomplir, même si Jaurès est contraint de lui faire une part dans son système. La pensée jaurésienne n'est pas, à proprement parler, une pensée de la « table rase ». C'est son secret et son mystère, qui est devenu incompréhensible à la relève qui traverse 1914 et tourne son regard vers le bolchevisme de Lénine après 1917. La croyance d'un autre possible en 1914, qu'aurait permis la survie de Jaurès et son action à la fin du fatal mois de juillet, a masqué, en fait, la profonde étrangeté de certains aspects de sa pensée, avant qu'elle ne soit redécouverte. C'est le reflux de l'espérance révolutionnaire qui a sans doute permis le *retour à Jaurès* dont chacun peut aujourd'hui être le témoin.

Romain DUCOULOMBIER

13. Selon l'expression de Marcel GAUCHET, *L'Avènement de la démocratie*, tome 3, *À l'épreuve des totalitarismes*, Paris, Gallimard, 2010, p. 66.